Le risque dans la culture européenne

Chantal Delsol

L'homme aime le risque. L'homme déteste le risque. Il est des époques où le danger est partout, où chacun se trouve à tout moment à la merci de l'épidémie, du soldat ennemi, du nervi du prince, ou de la famine. Il est des lieux et des époques où la sécurité est partout, chacun se trouvant pour ainsi dire assuré en permanence contre la famine par le RMI, contre la maladie par la prévention permanente, contre la police par l'Etat de droit, contre la guerre par une vigilance où se conjuguent les penseurs, les institutions, les chefs, et les lois. La société occidentale moderne échappe de cette manière à la plupart des risques, elle est peut-être la première société vraiment sécurisée de l'histoire. C'est pourquoi Scheler et Bernanos, pour ne citer qu'eux, la disaient habitée de petits bourgeois caractérisés par la crainte de tout.

Le risque n'est ni un bien en soi ni un mal en soi. Il n'en faut pas trop dans l'existence. Mais l'existence en a besoin. C'est pourquoi le discours à son endroit change, et doit changer, selon l'époque. La deuxième moitié du XIX° siècle produit toutes sortes de discours sociaux qui vilipendent le risque (Le Play, Villermé…), parce qu'il est trop grand, parce que l'existence du travailleur s'y trouve sur le fil du rasoir, à la merci de l'accident, du chômage, de la vieillesse, de la maladie. Quand une époque est très sécurisée au contraire, il faut sortir des thébaïdes de la tranquillité pour montrer les bienfaits du risque, voire, en faire l'apologie. Cela pour dire que si mon propos tend à faire l'éloge du risque, ce n'est point par idéologie, mais davantage en raison des circonstances.

Je voudrais tenter de montrer les liens entre le risque et la liberté. Et à travers cela, montrer à quel point et de quelle manière une valorisation du risque ressort à une anthropologie spécifique. Je veux dire que toutes les cultures ne valorisent pas le risque, et avec lui la liberté, au même titre. Peut-être que cela est européen ?

Comme toutes les autres, notre culture s'enracine dans des mythes fondateurs. Notre mythe de l'origine est inscrit dans la Bible. Que nous décrit-il ? Il nous décrit un Créateur assez original, en tout cas par rapport aux autres dieux des divers panthéons. Le Dieu de la Bible n'utilise pas sa toute-puissance pour ordonner un monde entièrement livré à sa volonté. Au contraire, il court des risques en créant le dernier jour une créature à son image et en laissant à cette créature la possibilité de le remettre en cause. Les premières pages de l'Ancien Testament marquent l'émergence d'une créature qui désobéit, revendique, récuse et se rebelle. Israël signifie : celui qui a lutté victorieusement contre Dieu. Il arrive, d'ailleurs, à certains moments, que le créateur se repente d'avoir pour ainsi dire joué à l'apprenti sorcier, comme au moment du déluge ou de la tour de Babel.

Dans son ouvrage « Le concept de Dieu après Auschwitz », Hans Jonas fait ressortir cette figure d'un créateur inattendu : « Au commencement, par un choix insondable, le fond divin de l'Etre décida de se livrer au hasard, au risque, à la diversité infinie du devenir. Et cela entièrement : la divinité, engagée dans l'aventure de l'espace et du temps, ne voulut rien retenir de soi ; il ne subsiste d'elle aucune partie préservée, immunisée, en état de diriger, de corriger, finalement de garantir depuis l'au-delà l'oblique formation de son destin au sein de la création. » Autrement dit, devant le spectacle du mal, nous

BDD-A2227 © 2006 Gerflint

Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:06:28 UTC)

ne sommes pas contraints de demeurer enfermés dans l'interrogation douloureuse d'Epicure : soit Dieu veut le mal et il n'est pas Dieu, soit Dieu ne peut empêcher le mal et il n'est pas Dieu. Nous pouvons comprendre le mal du monde par le risque encouru par Dieu dès l'origine : il fait de sa créature une personne libre. La liberté de l'homme existe parce que ce Dieu est un parieur, parce qu'il ose affronter le danger, parce qu'il ne s'en remet pas à sa toute-puissance.

C'est bien pourquoi nos pensées balancent sans cesse entre la nostalgie d'un Créateur qui impose, et en même temps assure et garantit, et la découverte de la grandeur d'une humanité capable d'exister à ses risques et périls. Je choisirais deux auteurs pour illustrer ces deux pensées.

Ce que décrit Dostoïevsky dans la parabole du grand Inquisiteur (Les frères Karamazov, livre V, chapitre V), c'est la fatigue du risque de la liberté. Le Christ revient sur terre et se fait aussitôt arrêter par le Grand Inquisiteur de Séville. Celui-ci l'envoie au procès et lui promet le bûcher. Non pas pour les raisons qui ont envoyé le Christ à la croix. Mais parce que ce Dieu vivant a accordé la liberté aux hommes. Faisant cela il a couru un risque insensé, et engendré le malheur humain : comme la créature aurait été satisfaite et heureuse entre les mains d'un Dieu-maître, qui ordonne, rassure et nourrit ! Cet éloge de la sécurité trouve en nous des échos multipliés. Le malheur de l'enfant, dont Dostoïevsky fait, comme on sait, le critère archétypique du raisonnement, ne vaut pas les bienfaits de la liberté. Autrement dit : Dieu a eu tort de courir ce risque : créer la personne libre.

Inversement, chez Jan Patocka (Essais Hérétiques), l'histoire humaine commence lorsque l'homme ne se contente plus d'accepter la vie, lorsque le sens de la vie est *ébranlé*. Les hommes affrontent le péril du sens et entrent dans une période de nuit et de conflit (dont fait partie l'étonnement philosophique). Les sociétés se construisent autour de la *solidarité des ébranlés* : c'est le risque du sens qui réunit les hommes. L'homme est vu comme un *projet* ouvert, qui répond de cette ouverture inquiétante, et qui l'assume. Car le *projet* est projection sur l'inconnu.

L'un des aspects intéressants de la pensée de Patocka est qu'il fait de cette liberté/risque une caractéristique non pas à proprement parler anthropologique, mais d'abord une caractéristique d'anthropologie culturelle. Pour lui, ce sont les Européens qui inventent cet ébranlement du sens, et ainsi ouvrent la voie à la véritable histoire. Il se réclame pour cela de Husserl. Son propos peut paraître parfois insupportablement européaniste.

En tout cas, nous sommes (nous nous regardons comme) les continuateurs d'un monde inachevé. Le monde laissé par le Créateur n'est pas fini, il demeure en attente de notre marque (l'homme pour commencer donne les noms). Exister signifie pour nous demeurer en devenir, ce qui est un paradoxe. La notion même de personne traduit cette ouverture permanente. La personne compte davantage par ses potentialités que par son être, jamais écrit d'avance : « deviens ce que tu es ». La personne est pleine de virtualités : pour les connaître, il faut risquer. Ce risque correspond à l'éthique européenne, d'abord chrétienne, puis laïcisée par les Lumières : chacun doit tendre au plein emploi de son être, c'est ainsi seulement qu'il sera respecté comme humain. L'idéal de développement maximal de chaque personne a mis très longtemps à se concrétiser dans notre histoire et à valoir pour tous (Mozart avait une sœur surdouée en musique, étrange clin d'oeil de l'histoire quand on parle de Mozart assassiné, mais il suffit de regarder comment vivaient nos grands-mères). Mais il se déploie sans cesse et correspond à la liberté personnelle.

Le risque est la chance de la personne. Car on ne risque pas la vie ni l'honneur ni l'argent de l'autre, mais le sien. La notion même de risque suggère donc une anthropologie spécifique : l'être humain est vu ici comme un être inachevé mais à achever par lui-même. Son autonomie le constitue au point d'être valorisée au détriment parfois de son confort matériel. On comprend clairement cela quand on compare les sociétés dotées d'un Etat-

BDD-A2227 © 2006 Gerflint

Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:06:28 UTC)

providence et les sociétés libérales. Dans les premières, le confort matériel de l'individu est privilégié, et pour le garantir, les risques sont écartés (on préfèrera par exemple supporter les abus de la paresse engendrés par les allocations, plutôt que de laisser des individus risquer la pauvreté). Ce sont les sociétés libérales, et en général, fédérales, qui reposent sur une anthropologie de l'autonomie, donc du risque. On peut donner ici à une autre échelle l'exemple de l'Europe : l'Europe normalisée qui a commencé à s'organiser dans les années 90 repose sur une anthropologie de la sécurité, où le confort matériel et la santé sont valorisées au détriment de l'autonomie – les instances européennes ne souhaitent pas laisser les Etats membres courir des risques en terme d'écologie, d'hygiène ou de santé.

En même temps qu'il repose sur une anthropologie, le risque induit une phénoménologie.

L'homme qui risque est celui de l'espérance. Il ne se contente pas du catalogue du monde auquel on l'a habitué. Il attend la promesse des possibles, et même il espère l'inespérable (Héraclite : « Celui qui n'espère pas, n'atteindra pas l'inespérable, qui est incherchable, et sans chemin d'accès »). Il connaît le sens du miracle, spirituel ou temporel.

L'homme qui risque est celui de l'aventure. Il accepte de se trouver devant l'inconnu aux yeux vides, que l'inconnu soit celui de l'espace, de la connaissance du monde, de la métaphysique. Les explorateurs, les chercheurs et les saints sont des hommes du risque.

L'homme qui risque est celui de la confiance. Ce n'est pas seulement l'inconnu qu'il va tester en tâtonnant, mais lui-même et surtout lui-même. Il tente de savoir de quoi il est capable. Car nul ne sait, avant d'avoir rencontré une situation inconnue, comment il saura se conduire. Il parie qu'il trouvera en lui-même des ressources qu'il ignore encore. C'est ainsi qu'il se grandit et devient véritablement un sujet.

Celui qui n'a pas le loisir de se risquer, de parier de perdre des acquis pour gagner des possibles, est-il encore un sujet ? Un homme qui se croit ou se veut suffisant ne se diminue-t-il pas ?

La société sécuritaire d'aujourd'hui, liée au déploiement de la religion de l'égalité, correspond à la dévalorisation du sujet. La mort du sujet, que nous annoncent certaines philosophies, correspond à l'attrait pour les religions asiatiques pour lesquelles l'individu n'est que la partie d'un tout qui l'engloutit avant et après sa mort.

Vouloir supprimer le risque revient, au regard de nos références culturelles, à une régression.

BDD-A2227 © 2006 Gerflint

Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:06:28 UTC)